

## EDUCATION.

## PÉDAGOGIE.

## DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

*Connaissances à donner aux Elèves.*

## CONNAISSANCES USUELLES.

En commençant ces articles, nous avons rappelé ce qui a été dit déjà bien des fois, que l'instruction primaire a essentiellement un double but : développer l'intelligence des enfants et leur donner des connaissances.

Sous ce dernier rapport, que convient-il d'enseigner aux enfants de nos écoles ? Evidemment ce qu'il est indispensable à tous les hommes de connaître, s'ils ne veulent être plongés toute leur vie dans une ignorance complète, parcequ'ils resteraient privés des premiers moyens de s'instruire.

Nous plaçons hors ligne l'instruction morale et religieuse, parcequ'elle appartient autant à l'éducation qu'à l'enseignement, et parceque ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, c'est la manière dont il doit se conduire dans ce monde et les devoirs qu'il est tenu d'y remplir. Ceci importe non moins à la société, dont l'intérêt comme le devoir est de veiller à ce que cet enseignement soit donné avec le plus grand soin.

Mais, pour en revenir à ce que, dans la préoccupation des besoins matériels, on est porté à regarder exclusivement comme l'instruction proprement dite, et que nos voisins, les Anglais, nomment aujourd'hui l'*instruction séculière*, par opposition à l'*instruction religieuse*, voyons ce qui, dans l'enseignement primaire, répond aux besoins de l'homme dans le cours de sa vie.

Ce n'est pas sans raison que la lecture, l'écriture, les éléments de la langue française et le calcul ont été placés dans les connaissances obligatoires pour tous les élèves et dans toutes les écoles. La lecture et l'écriture sont le moyen fondamental de toute instruction et de plus une condition indispensable dans les affaires et les rapports sociaux. L'arithmétique est de même une connaissance indispensable pour tous les hommes, puisque la vie de chaque jour exige des calculs. Quant à l'étude de la langue, elle n'est pas moins nécessaire comme moyen de développement de l'intelligence et comme étude propre à nous apprendre à penser et à comprendre la pensée des autres.

Mais est-ce là tout ce qui est utile à l'homme que sa condition aura condamné à ne fréquenter que l'école primaire ? Nous ne le pensons pas.

Il ne faut pas oublier que, par suite des exigences de sa vie laborieuse, l'enfant de nos écoles, devenu homme, n'aura plus la facilité de faire d'autres études. Il saura seulement ce qu'il aura appris en classe, et ce que l'expérience et la pratique lui enseigneront dans la position où il se trouvera placé. Mais ce que la pratique lui enseignera, il le saura d'une manière empirique, sans être dirigé par des principes propres à le diriger dans d'autres applications. Il le saura servilement, machinalement, pour ainsi dire, comme le mercenaire ou même l'animal sans raison, qui accomplit la tâche à laquelle on l'a dressé.

L'expérience et la vie du monde lui enseigneront aussi bien des choses ; mais elles les lui apprendront mêlées aux erreurs et aux préjugés dont le vulgaire enveloppe tout ce qu'il apprend de lui-même, avec son esprit plein de passions et de préventions ; elles rempliront le sien à chaque instant d'idées fausses sur la nature des choses, sur leurs causes et leurs effets.

Est-il convenable d'exposer ainsi l'esprit de l'homme au danger des erreurs et des préjugés ? N'est-il pas prudent, au contraire, de le remplir d'abord d'idées saines qui prévien-

droient plus tard l'invasion des fausses doctrines et des croyances erronées ? C'est dans les têtes vides que l'erreur s'introduit le plus aisément. Les connaissances positives dont nous aurons mené l'intelligence de nos élèves seront le meilleur préservatif contre les erreurs qui courent le monde et contre les explications ridicules ou dangereuses que les ignorants donnent de tout ce qu'ils voient sans comprendre.

D'ailleurs, l'enfant de nos écoles est appelé aujourd'hui, par le fait de la civilisation et des progrès de l'industrie, à exercer une foule de métiers qui font de plus en plus appel à son intelligence et à son savoir, et qui souvent exigent toutes les ressources de son esprit. Comment y réussira-t-il, s'il n'a point de culture intellectuelle et si nous ne l'avons pas pourvu des connaissances qui donnent une aptitude générale aux différentes professions manuelles ? Lui qui, plus tard, ne se trouvera plus en état d'étendre ses connaissances, ne se trouvera-t-il pas, par notre faute, dans un état d'infériorité comparativement à ses compagnons de travail ?

Remarquons encore que plus que jamais l'artisan a besoin de cette aptitude générale et de ces ressources d'esprit. Les vicissitudes de l'industrie, ses déplacements et ses progrès, tout concourt à rendre les professions exercées par les classes ouvrières infiniment plus précaires qu'au temps où un petit nombre de métiers suffisait à tous les besoins de la vie. Maintenant l'ouvrier doit être prêt à passer à chaque instant d'un travail à un autre ; il faut qu'il se prête à toutes les exigences d'une mode capricieuse comme l'imagination elle-même, qu'il suive l'industrie dans sa course rapide et dans ses infinies transformations, aujourd'hui travaillant le bois, et demain le fer, substituant le verre à la pierre, le zinc à la tôle ou à l'ardoise, apprenant à manier la vapeur là où il dirigeait des chevaux, s'endormant un jour charpentier ou maçon, et devant en quelque sorte se réveiller le lendemain chauffeur ou mécanicien, au risque de se trouver sans emploi, c'est-à-dire sans travail et sans pain.

Voilà la condition faite à l'ouvrier par l'industrie moderne. N'est-ce pas un devoir pour l'instruction primaire de l'y préparer par tous les moyens ?

Et dans l'industrie agricole elle-même, l'artisan n'est-il pas également obligé d'avoir une instruction plus étendue et des connaissances plus variées que par le passé ? Cette nécessité est même à certains égards plus impérieuse dans beaucoup de cas. En effet, dans l'industrie manufacturière, si l'ouvrier est forcé fréquemment de passer d'un travail à un autre, il est du moins guidé dans son nouveau travail par un entrepreneur ou par des chefs. Dans l'agriculture, au contraire, avec la division de la propriété, qui fait la force de la France en multipliant le nombre de ceux qui y ont part, le petit cultivateur est livré à ses propres inspirations. Et cependant il lui faut aussi faire des progrès, se tenir au courant des améliorations, savoir faire un choix au milieu des procédés nouveaux, et les approprier judicieusement aux circonstances où il se trouve placé. L'extension que prennent chaque jour les cultures industrielles, l'introduction des procédés de l'industrie dans l'agriculture, l'union de plus en plus manifeste, et si désirable d'ailleurs, de la culture et de l'industrie, tout s'accorde pour rendre le développement de l'instruction plus nécessaire chaque jour pour l'habitant des campagnes.

Enfin, pour elles-mêmes et pour satisfaire à leurs propres besoins, les classes ouvrières doivent avoir aujourd'hui plus d'intelligence et de savoir. Il serait superflu d'examiner aujourd'hui si l'augmentation croissante des besoins est un bien ou un mal. Elle existe, c'est un fait ; on peut le regretter, mais il faut s'y soumettre. C'est un torrent qu'on peut essayer de contenir et de diriger, mais qu'on ne peut faire rentrer dans son lit. On ne pourrait d'ailleurs réprimer un seul de ces besoins sans compromettre ou anéantir les industries qui ont maintenant pour objet de les satisfaire.

Dans les positions les plus humbles comme les plus élevées, les besoins se sont démesurément accrus, et avec eux